

Agnès Pralin-Scotto, 39 ans, médecin, qui vient de Martinique. Origines algéroises.
Lionel Vivès-Diaz, 44 ans, enseignant, Lombez. Origines oranaises.
Jean-Marc Juaneda, 40 ans, enseignant, Cannes. Origines algéroises.
Elisabeth Walz, 44 ans, venue d'Allemagne. Origines algéroises. Elle remplace aimablement Khader Moufli.
Evelyne Joyaux-Bredy anime cette table ronde, en présence de Mme Chantal Delsol (extrait vidéo)



EJB : A propos de la Transmission

"La moyenne d'âge des intervenants de cette table ronde se situe autour de 40 ans, c'est-à-dire des jeunes gens qui sont nés après l'indépendance de l'Algérie, de parents français d'Algérie, mais qui sont assez avancés dans leur vie pour avoir réfléchi, en tant que parent ou éducateur, à ce problème de la transmission. En écoutant Chantal Delsol, j'ai relevé beaucoup de points qui nous touchent particulièrement, parce que ce que l'on sait des Français d'Algérie est « désincarné », c'est-à-dire que nous sommes généralement des abstractions, une approche philosophique de la colonisation ou de la décolonisation. Mais la réalité des choses est rarement abordée."

Agnès : Une continuité heureuse

"J'ai bientôt 40 ans, je suis issue d'une famille de Pieds-noirs par mon père et ma mère, et je porte en moi cet héritage qui m'a été consciemment ou inconsciemment donné, une façon de vivre, une façon d'être, une façon de voir la vie, une façon de manger aussi, patrimoine culinaire."



A la question des difficultés rencontrées vis-à-vis de la pensée qui l'entourait, **Agnès**, avoue qu'elle n'en a pas rencontrées.

" Mais il est vrai que je vis en Martinique depuis 12 ans et que ce choix n'est pas un hasard. D'ailleurs sur une fratrie de 3 enfants, nous sommes 2 à être partis dans les départements d'Outre Mer. Il y a là-bas beaucoup de choses qui font écho à ce que j'ai reçu dans mon enfance, une vie au soleil, au bord de la mer, un partage. Pour moi, il se situe là mon héritage. C'est une continuité heureuse que j'ai envie de transmettre à mes enfants et que moi-même, mes parents et grands-parents ont déjà commencé à leur transmettre."

EJB : Beaucoup ont dit ce matin que la transmission était un dialogue, c'est-à-dire qu'il fallait une attente et une écoute, et que les choses ne pouvaient pas fonctionner simplement dans un seul sens. Qu'en pensez-vous Madame Delsol ?

Chantal Delsol : C'est l'importance de la persuasion. On ne peut jeter des ordres de transmission sans expliquer, sans persuader, sans écouter les arguments. Mais cela dit, c'est assez moderne de dire cela, ça n'a pas été toujours vrai.

EJB : Agnès a dit que les choses étaient assez simples, mais depuis qu'elle était devenue mère, elle a eu besoin de retrouver quelque chose d'autre. Donc, il y a bien un trajet aller-retour dans cette transmission. Est-ce que c'est nous qui nous imaginons que l'écoute de votre génération n'est qu'une écoute polie ou est-ce que, quand on devient mère, on a besoin d'aller plus loin ?



Agnès : Je crois que c'est le temps qui nous amène à nous poser cette question. Effectivement, jusqu'à 30 ans, j'avais un regard poli. En donnant la vie, on devient transmetteur et on essaie de donner des racines à nos enfants. C'est à ce moment là que réellement j'ai ressenti d'en connaître davantage.

EJB demande à Lionel qui a pris des positions fortes qui l'ont mis quelquefois en difficulté dans son milieu professionnel pourquoi passe-t-on ce cap à cet âge là ?

Lionel : *Une histoire qui ne m'appartient pas*

Lionel qui a reçu un même héritage qu'Agnès, n'a soudain plus compris au cours de sa scolarité pourquoi on lui présentait sa famille d'une toute autre manière. Au cours de sa période d'études et d'installation professionnelle, il a tout mis entre parenthèse. "Un premier déclic a été la généalogie, où j'ai découvert des ancêtres d'Alsace, d'Italie, d'Espagne.

Le deuxième déclic a été le décès de ma grand-mère maternelle. Lorsqu'on l'a enterrée dans ce petit cimetière de Haute Garonne, j'ai trouvé profondément injuste qu'elle s'y retrouve seule, loin des siens. Oui, je suis passé par une période de haine." Puis Lionel découvre les questions du 19 mars, 26 mars, le 5 juillet. Il rencontre Nicole Guiraud, victime de l'attentat du Milk Bar à Alger, Simone Gautier pour son combat du 26 mars, Viviane Ezagouri pour son combat pour le 5 juillet.

"On veut s'investir comme pas mal de « gosses de pieds-noirs », (je mets beaucoup d'affect à cette expression) mais si on nous montre la voie."

EJB : Madame Delsol, vous avez indiqué que les parents craignaient de transmettre aujourd'hui. Or, nous, nous sommes dans une situation inversée. Qu'en pensez-vous ?

Chantal Delsol : Je voudrais d'abord revenir à ce que disait Madame. Je pense que c'est quand on a soi-même des enfants qu'on se pose le problème de la transmission. Il faut alors faire le ménage.

Je voudrais aussi demander à Monsieur, pourquoi ce silence dans la transmission. Vous avez cité la transmission du folklore ; en même temps c'est la vie quotidienne, et c'est très bien que ce soit transmis de façon joyeuse. Pourtant ce silence sur les événements fondateurs de la famille ?



Lionel : "Lorsque j'interroge ma mère et qu'elle me raconte son départ, les nuits qu'elle a passées avec ma grand-mère sur un trottoir à attendre un bateau, cela ne peut aller au-delà de 3 minutes. Au bout de 3 minutes, ma mère se met à pleurer 47 ans après. Je peux admettre bien des choses, mais sûrement pas de voir ma mère pleurer. Quant à mon père, c'est un mutisme total. J'ai le sentiment que leur histoire ne m'appartient pas. Et tant qu'ils ne me la transmettront pas, elle ne m'appartiendra pas."

Chantal Delsol : Une histoire douloureuse ne parvient pas à s'arracher pour être transmise. J'ai connu le même cas avec un ami qui a combattu dans la cuvette de Dien Bien Phu et qui n'a jamais pu raconter.

EJB demande à **Jean Marc**, comment il se situe par rapport aux précédents témoignages. "Vous, vous êtes investi dans l'enseignement et dans l'art. Cette soif d'exploration a-t-elle un lien avec vos origines ?"

Jean-Marc : Un héritage qui se transmet en trois phases

"- Petit, on reçoit l'héritage culinaire, linguistique, l'accent, l'héritage culturel, les valeurs, le sens de la famille. C'est une phase inconsciente.

- Ensuite, vient une phase consciente mais passive : les photos de famille, les histoires racontées aux repas, les meubles et les quelques objets sauvés qui témoignent de cette période. Cet héritage est conscient parce qu'on a le sentiment d'un héritage à prendre, à la fois lourd d'un bonheur immense et d'une grande souffrance. Images transfigurées du bonheur, et souffrance du déracinement, de la spoliation et de l'accueil reçu en France. A Caen, où mon père était jeune instituteur, on refermait les volets sur le passage de ma mère ou bien les gens sortaient du commerce quand elle y entrait, en disant : « voilà l'algérienne ». Cela marque une enfance.

Dans cette seconde phase, il y a eu un vide, une volonté de mise entre parenthèse, parce que la souffrance l'emporte sur le bonheur.

- Est arrivée la troisième phase. Je n'ai pas eu d'enfants, j'ai atteint l'âge d'en avoir et je pense que cela suffit pour se poser les bonnes questions. Cette phase est consciente et active.

J'ai revendiqué cet héritage et l'ai recherché au travers des lectures (Camus, Brune, Brua, peintres algérienistes, etc..)

Deux points me sont alors apparus : d'abord que l'image idéalisée était vraisemblable. Ensuite, que cet héritage que nous avons reçu en creux, nous avons soif de le remplir. J'ai toujours fait la différence avec mes amis qui avaient une maison et une histoire ici. Moi, j'avais une rue Juaneda, mais elle est restée là-bas."

EJB: *Elisabeth*, je vais vous laisser vous présenter et vous demander si vous êtes dans la même situation ?



Elisabeth : *Une épreuve*

Née en 1964 en France dans le Nord, de parents algérois. Elle a souvent questionné ses parents, demandé des précisions. Mais peu de choses lui sont parvenues.

"Je vois dans la transmission comme une épreuve."

"Une épreuve, car c'est rencontrer des personnes qui ont souffert et qui en parlent alors que dans ma famille cela a été tu. Maintenant c'est à moi de leur expliquer qu'il n'y a pas eu que la « mouna », qu'il y a eu des choses plus graves."

A propos du vocabulaire

EJB : Il nous semble que tous les mots qui concernent notre histoire sont des mots piégés. Nous contournons le mot « Algérie Française » par prudence. On ne peut parler également de « colonisation », ni d'« indigène » qui a pris une connotation négative. Il y a aussi la symbolique des dates ainsi que cette terrible ambiguïté sur la « guerre d'Algérie » qui nous a fait réagir sur le titre du livre de J. Verdès-Leroux « L'Algérie et la France », alors qu'elle évoque la période d'avant 1962. Est-ce que vous avez ressenti ces non dits ?

Lionel n'avait pas jusqu'alors analysé l'inexactitude du mot "Guerre" appliqué à l'Algérie.

"Le mot « arabe » est devenu péjoratif pour mes collègues enseignants alors que dans ma bouche il ne l'est pas. Lorsque j'ai exposé dans mon établissement scolaire des affiches sur la présence française en Algérie en réplique à la FNACA, celles-ci ne sont pas restées plus de 2h. Mais j'en avais tout un stock. (*Applaudissements*)



Jean-Marc n'a aucun tabou avec les mots.

" S'il y avait une seule chose à faire, ce serait un grand film (*Applaudissements*) sur l'Algérie Française, objectif, c'est-à-dire avec son côté politique nauséeux mais aussi avec la beauté du quotidien."

Elisabeth : Je vis en Allemagne et ai des amis qui me posent des questions. Je ne connais pas cette agressivité que vous connaissez ici. Je suis sûre que ces gens seraient prêts à voir un tel film, mais il lui faudrait une version en anglais.

Lionel : Pour ce qui est des films, il nous faudrait avoir un agrément, comme sait l'obtenir la FNACA, au sein de l'Education Nationale. Les événements sont au programme du CM2, 3è et terminale.

A propos d'oeuvres majeures sur lesquelles s'appuyer.

Jean-Marc : C'est vrai que dans Jean Brune, il y a un vrai souffle épique, le « Autant en Emporte le vent » de l'Algérie Française. Mais je privilégierais davantage un scénario original qui réhabiliterait la mémoire pied-noire, comme, pour reprendre un sujet cher à mon cousin, Pierre Dimech, on l'a fait pour les indiens d'Amérique.

A propos d'une mémoire modernisée :

EJB : Avez-vous été informés de ce projet qui vise à « moderniser la mémoire » ? Nous nous sentons particulièrement visés.

Chantal Delsol : Je ne connais pas cette mesure. Parler de façon moderne des choses anciennes : cela correspond à tout ce que je viens d'entendre et que j'ai trouvé fort intéressant. Le problème de votre génération est que vous vous trouvez juste à une rupture, tout ce que vous avez vécu ou ce qu'ont vécu vos parents est délégitimé. Je pense que c'est un problème assez général dans notre pays mais qui vous touche de façon plus importante. Dans quel sens sera modernisée la mémoire ? Je crains le pire.

EJB : On sent bien que cette idée repose sur un objectif politique, mais en même temps il y a la question de la vérité. Est-ce qu'on peut construire un monde vivable et légitime à partir du mensonge ?

Chantal Delsol : Le problème c'est que les livres scolaires sont complètement centralisés (*Applaudissements*) et que nous n'avons pas le choix. Il faudrait une diversité pour que chacun puisse voir les choses sous plusieurs angles. Quant à la vérité, qu'est-ce que c'est ? Nous sommes les éternels quêteurs de vérité. Vous parlez d'un film objectif. Qu'est-ce qu'un film objectif ?

Lionel : Lorsqu'on parle de « moderniser la mémoire » au Ministère, on ne doit certainement pas penser aux rapatriés. Quant aux manuels scolaires, il faudrait la pluralité. Le texte existe pourtant sur la pluralité des opinions depuis 1986, qu'on n'applique pas.

A propos d'internet

EJB : Les américains et les canadiens qui s'intéressent beaucoup à ce que nous sommes, sont très surpris de ce qui s'est passé pour la loi du 23 février et de ce que l'on trouve dans les livres qui sont prétendument objectifs, mais dont les bibliographies ne reposent que sur 4 ou 5 noms, toujours les mêmes. Or, la diversité est un moyen d'amender et de faire évoluer un message. Est-ce qu'Internet vous aide à dire mieux ce que vous êtes ou à obtenir des informations plus diversifiées ?

Elisabeth : "Internet c'est quelque chose de très important pour moi qui vis en Allemagne. J'y reçois beaucoup d'informations et je lis beaucoup. Pour en revenir à l'Allemagne, il y a une Fédération des anciens territoires qui étaient en Allemagne de l'Est et qui a obtenu l'autorisation de construire un centre de documentation à Berlin qui regroupera les témoignages et documents sur ces anciens territoires et donnera une place à d'autres pays d'Europe qui ont connu l'exode. Peut-être devrions-nous regarder ailleurs plutôt qu'en métropole où on ne nous écoute pas."

Jean-Marc : *Les pieds-noirs : un mouvement, pas un monument*

"Ce qui m'a beaucoup touché, c'est cette personne ce matin qui a parlé de l'œuvre des pieds-noirs en France depuis 1962. Si l'Algérie Française n'existe plus, notre culture existe toujours et nous sommes là, porteurs de cette part qui va continuer à vivre à travers nous. Nous ne sommes pas des Monuments, nous sommes en Mouvement. Oui, il n'y aura plus de témoins, mais il y aura toujours des héritiers. Moi, je suis très optimiste..

EJB salue ces derniers propos pleins d'optimisme : "il y a 40 ans ceux qui ont lancé le Cercle Algérien étaient de très jeunes gens qui sont toujours parmi nous. Ces jeunes gens ont réussi à faire que nous sommes ici et que nous parlons aux générations suivantes."

(Extraits) -

.